

# LE BULLETIN

DES

## RECHERCHES HISTORIQUES

---

VOL. XXIX

QUEBEC—AVRIL 1923

No 4

---

### LES EVEQUES CONSACRES A QUEBEC

---

#### MGR MARIAUCHEAU D'ESGLIS

Le premier évêque consacré à Québec fut Mgr Louis-Philippe Mariaucheu D'Esglis. Elu coadjuteur de Québec en septembre 1770, le pape Clément XIV, par une bulle datée du 22 janvier 1772, le nommait évêque de Dorylée. Mgr D'Esglis fut sacré dans la chapelle du séminaire de Québec, servant alors de cathédrale, le 12 juillet 1772, par Mgr Briand, évêque de Québec.

Comme Mgr Briand n'était pas en possession de sa cathédrale à cause d'un différend avec les marguilliers de Notre-Dame de Québec, il ne voulut pas annoncer officiellement le sacre du nouvel évêque, ni lui donner des pouvoirs extraordinaires.

Mais, le 14 mars 1774, Mgr Briand fit enfin son entrée solennelle dans l'église cathédrale, et, par un magnifique mandement, il proclama solennellement son coadjuteur, qui était présent, et lui conféra tous les pouvoirs de sa charge. Il faisait de plus un magnifique éloge de Mgr D'Esglis et rappelait à ses diocésains les titres qu'avait son coadjuteur à leur vénération.

#### MGR JEAN-FRANCOIS HUBERT

Mgr Jean-François Hubert, nommé par une bulle de Pie VI, en date du 14 juin 1785, évêque d'Almyre in partibus, et coadjuteur de l'évêque de Québec, fut sacré sous ce titre dans la cathédrale de Québec, le 19 novembre 1786, par Mgr

Briand, ancien évêque de Québec, assisté de M. Gravé et de M. Bailly de Messein.

Mgr D'Esclis annonça par un mandement le sacre de son coadjuteur :

“Le contentement extrême, disait-il, qu'a témoigné le peuple de Québec, à l'occasion du sacre de Mgr l'évêque d'Almyre, est pour nous un garant de l'heureuse impression que la nouvelle de cet événement fera sur les cœurs de tous nos diocésains. Ne craignez donc plus, Nos Très Chers Frères, que la succession de l'épiscopat soit interrompue dans votre province ; elle y paraît établie de la manière la plus solide ; seulement, rendez-en grâce à Dieu, et tirez-en un nouveau motif d'amour et de ferveur dans son service. Pour nous, dont les yeux ont vu les miséricordes du Seigneur, nous attendons en paix le jour auquel il lui plaira nous retirer du monde pour nous appeler à lui.”

MGR BAILLY DE MESSEIN

Mgr Charles-François Bailly de Messein fut nommé par le pape Pie VI évêque de Capse in partibus, et coadjuteur de Québec, le 26 septembre 1788. Il fut sacré sous ce titre dans la cathédrale de Québec le 12 juillet 1789, par Mgr Hubert.

Lorsque lord Dorchester était parti du Canada en 1773, il avait amené avec lui l'abbé Bailly de Messein en qualité de précepteur de ses enfants. L'abbé Bailly de Messein vécut quatre années en Angleterre avec la famille de lord Dorchester.

Lorsque lord Dorchester revint au Canada en 1784, il insista tellement auprès de Mgr Hubert qu'il lui fit choisir M. Bailly de Messein comme son coadjuteur. Mgr Bailly de Messein ne fut cependant jamais évêque de Québec puisqu'il mourut trois ans avant Mgr Hubert.

MGR JAMES-LOUIS O'DONNELL

Mgr James-Louis O'Donnell fut nommé, le 5 janvier 1796, par Pie VI, évêque de Thyatire in partibus, et vicaire-apostolique de Saint-Jean de Terre-Neuve. Il fut sacré dans la cathédrale de Québec, le 21 septembre 1796, par Mgr Hubert, évêque de Québec.

MGR JOSEPH-OCTAVE PLESSIS

Mgr Hubert, fatigué, malade, sentant ses forces dimi-

nuer sensiblement et souhaitant avoir quelques jours pour se préparer à la mort, donna sa démission le 1er septembre 1797. Il s'était démis de son siège en faveur de son coadjuteur, Mgr Denaut.

Le premier soin de celui-ci fut de se choisir un coadjuteur jeune, en santé, qui pourrait parcourir une longue carrière. Mgr Denaut prit possession de son siège le 4 septembre 1797, et, deux jours après, il donnait des lettres de grand-vicaire à M. Joseph-Octave Plessis, alors curé de Québec, et annonçait qu'il avait choisi ce digne prêtre pour être son coadjuteur.

La demande de Mgr Denaut au Pape fut longtemps sans réponse. Pie VI, forcé de quitter Rome par le directoire, fut conduit à Florence et de là à Vienne, sur le Rhône, où il mourut au mois d'août 1799. Le 14 mars 1800, le cardinal Chiaramonte succédait à Pie VI et prit le nom de Pie VII. Le nouveau pape s'empessa de régler les affaires accumulées pendant la captivité de Pie VI. Il ne put cependant expédier les bulles qui nommaient M. Plessis évêque de Canathe et coadjuteur de Québec que le 26 avril 1800.

Au commencement du dix-septième siècle, les évêques étaient rares dans l'Amérique du Nord. Les plus voisins du Canada étaient Mgr O'Donnell, vicaire apostolique de Terre-Neuve, et Mgr Carröll, évêque de Baltimore. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvaient facilement se rendre à Québec, surtout pendant l'hiver, Mgr Denaut, pour sacrer son coadjuteur, dût se faire assister par deux prêtres. MM. Pouget, curé de Berthier, et Bertrand, curé de la Rivière-du-Loup eurent ce grand honneur.

La cérémonie eut lieu dans la cathédrale de Québec le 25 janvier 1801, en présence des personnages les plus distingués de la province.

“L'intéressant spectacle, nous dit un témoin oculaire, que celui de sa consécration, où nous le vîmes, le front couvert du bandeau sacré et décoré des insignes de l'épiscopat par les mains du pontife consécrateur, où nous pûmes le contempler dans toute la pompe du souverain sacerdoce. La présence du représentant du roi, de tant de personnages recommandables par leur rang, n'était-elle pas comme un présage

de la faveur qu'il sut depuis constamment mériter de toutes les classes de la société."

MGR BERNARD-CLAUDE PANET

Mgr Bernard-Claude Panet nommé, le 12 août 1806, par le pape Pie VII, évêque de Saldes en Mauritanie et coadjuteur de Québec, fut sacré dans la cathédrale de Québec le 19 avril 1807, par Mgr Plessis.

Mgr Plessis écrivait au cardinal préfet de la Propagande à ce sujet :

"Je dois informer Votre Eminence que, quoiqu'il ne se soit écoulé qu'environ douze jours entre la mort de mon prédécesseur et la nomination de mon coadjuteur, les esprits du peuple étaient déjà échauffés et très occupés du choix qui serait fait, sur lequel chacun raisonnait d'après ses préjugés, ses affections ou ses espérances. Pour arrêter d'un seul coup toute cette fermentation, j'ai considéré entre tous les ecclésiastiques canadiens, celui qui m'a semblé devant Dieu le plus qualifié du côté de la piété, des talents et de la réputation, et sans qu'il en eût connaissance, ni même qu'il le soupçonna en aucune manière, je l'ai fait agréer pour mon coadjuteur par l'administrateur de cette province... Il se nomme Bernard-Claude Panet, est âgé de 53 ans, prêtre depuis 1778, et gouverne depuis vingt-cinq ans une paroisse de ce diocèse."

MGR EDMUND BURKE

Mgr Edmund Burke, qui avait été curé de Saint-Pierre et de Saint-Laurent, île d'Orléans, de 1791 à 1794, fut nommé par Pie VII le 4 juillet 1817 évêque de Sion in partibus, et premier vicaire-apostolique pour la Nouvelle-Ecosse. Il fut sacré dans la cathédrale de Québec, le 5 juillet 1818, par Mgr J.-O. Plessis.

MGR ALEXANDER McDONELL

Mgr Alexander McDonell, décédé évêque de Kingston, fut nommé le 12 janvier 1819, évêque de Rhésine, en Mésopotamie, et suffragant et auxiliaire de l'évêque de Québec pour la province du Haut-Canada. Il fut sacré dans l'église du couvent des Ursulines de Québec le 31 décembre 1820.

MGR BERNARD-ANGUS McEACHERN

Mgr Bernard-Angus McEachern, né en Ecosse le 8 février 1759, était venu dans l'île du Prince-Edouard pour desservir ses compatriotes établis dans cette île.

Il fut nommé par Pie VII, le 12 janvier 1819, évêque de Rose, en Syrie, suffragant et auxiliaire de Québec pour les provinces et les îles du golfe Saint-Laurent. Il fut sacré sous ce titre, dans l'église Saint-Roch de Québec, le 17 juin 1821, par Mgr J.-O. Plessis, assisté de Mgr Panet, son coadjuteur, et de Mgr McDonell, évêque de Kingston.

C'était la première fois qu'on voyait au Canada quatre évêques réunis dans la même église. M. Bruneau, curé de Beauport, fit le sermon de circonstance. Lady Dalhousie était présente à la cérémonie.

La *Gazette de Québec* donnait le lendemain le compte-rendu suivant du sacre de Mgr McEachern :

"Hier, Sa Grandeur l'évêque catholique de Québec, assisté de Messeigneurs de Saldes et de Rhésine, donna, en présence d'une nombreuse assemblée de clergé et de peuple dans l'église du faubourg Saint-Roch, la consécration épiscopale à Monseigneur Bernard-Angus McEachern, titulaire de Rose et son suffragant pour la province de New-Brunswick et pour les îles du Cap-Breton, du Prince-Édouard et de la Madeleine. On n'avait pas encore vu quatre évêques réunis dans une même église en Canada. La cérémonie fut exécutée à la satisfaction de tous les assistants. Lady Dalhousie l'honora de sa présence, et l'on assure que Son Excellence le gouverneur en chef y aurait aussi assisté, s'il n'eût été engagé à un voyage depuis longtemps prémédité et qui ne souffrait point de délai. Mgr Bruneau, curé de Beauport, y prononça un discours analogue à la circonstance. L'après-midi, le nouveau prélat chanta vêpres à la basilique."

MGR JOSEPH SIGNAY

Mgr Joseph Signay, nommé évêque de Fussala en Numidie et coadjuteur de Québec par Léon XII le 15 décembre 1826, fut sacré dans la cathédrale de Québec, le 20 mai 1827, par Mgr B.-C. Panet. Mgr Signay était, lors de sa nomination à l'épiscopat, curé de Notre-Dame de Québec, et il continua à agir comme tel jusqu'au 1er octobre 1831.

MGR PIERRE-FLAVIEN TURGEON

Mgr Pierre-Flavien Turgeon élu coadjuteur de Mgr Signay le 14 février 1833, fut sacré évêque de Sydimé in partibus le 11 juin 1834, dans la cathédrale de Québec, par Mgr Signay, assisté de Mgr Lartigue et de Mgr Gaulin.

MGR WILLIAM DULLARD

Mgr William Dullard, qui avait été ordonné prêtre à Québec le 12 octobre 1817, fut nommé évêque du Nouveau-Brunswick en 1843. Il fut sacré sous ce titre, dans la cathédrale de Québec, le 11 juin 1843, par Mgr Turgeon.

Nous lisons dans le *Canadien* du 12 juin 1843 :

“Le sacre de Mgr Dullard, premier évêque du Nouveau-Brunswick, a eu lieu hier dans la cathédrale de Québec.

“C'est Mgr l'évêque de Sydime qui a fait la cérémonie tout en célébrant le 9e anniversaire de son sacre. Mgrs les évêques de Québec et de Montréal assistaient l'évêque élu. Il y avait grand concours de peuple pour contempler cette imposante cérémonie. Elle a commencée à 8 heures et demie et a fini après midi.”

MGR EDWARD-JOHN HORAN

Le sacre de Mgr Edward-John Horan, successeur de Mgr Phelan sur le siège épiscopal de Kingston, eut lieu dans l'église Saint-Patrice le 1er mai 1858.

Plusieurs évêques, un grand nombre de prêtres et une foule considérable de fidèles assistaient à la cérémonie.

C'est Mgr Baillargeon, assisté de Mgr Prince et de Mgr Pinsonneault, qui sacra Mgr Horan.

Le sermon fut donné par M. l'abbé Kelly, curé de Brockville, dans le diocèse de Kingston, qui prit pour texte ce passage des Psaumes : “Renovabitur ut aquilæ juvenus tua ; Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle”.

MGR JEAN LANGEVIN

Le diocèse de Rimouski fut créé le 15 janvier 1867. Par une bulle datée du même jour, M. l'abbé Jean-Pierre-François Laforce-Langevin, principal de l'école normale Laval, de Québec, était choisi par Pie IX comme premier évêque du nouveau diocèse.

Mgr Langevin fut sacré le 1er mai 1867, dans la cathédrale de Québec, par Mgr Baillargeon, évêque de Tloa. Mgr Horan et Mgr Lafèche agissaient comme assistants de Mgr Langevin.

C'est Mgr Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe, qui donna le sermon au sacre de Mgr Langevin. Il avait pris pour texte ces paroles des actes des apôtres : “Posuit vos episcopos regere Ecclesiam Dei Spiritus Sanctus”, le Saint-

Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu."

En terminant son compte-rendu du sacre de Mgr Langevin, le rédacteur du *Courrier du Canada* écrivait :

"Sainte Thérèse disait, en parlant des cérémonies du culte catholique : "Je donnerais ma tête pour la plus petite cérémonie de l'Église."

"Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à la consécration d'un évêque peuvent au moins comprendre, s'ils ne peuvent la sentir, l'attraction qu'ont pour les âmes pures et aimantes les imposantes cérémonies du culte catholique."

SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU

C'est le 24 décembre 1870 que M. le grand-vicaire Elzéar-Alexandre Taschereau fut préconisé archevêque de Québec.

Les bulles du nouvel archevêque de Québec arrivèrent à l'archevêché le 23 février 1871.

Mgr Taschereau fut sacré dans la cathédrale de Québec le 19 mars 1871, par Mgr Lynch, archevêque de Toronto, assisté de Mgr Horan, évêque de Kingston, et de Mgr Larocque, évêque de St-Hyacinthe.

Six autres évêques et plus de cent cinquante prêtres assistèrent à la cérémonie. Mgr Langevin, évêque de Rimouski, fit le sermon de circonstance, et le curé de Québec donna lecture du mandement d'entrée de l'archevêque. "L'obéissance, Nos Très Chers Frères, disait Mgr Taschereau, l'obéissance à la voix du vicaire de Jésus-Christ nous fait un devoir de monter sur ce trône archiépiscopal de Québec, illustré par le zèle, la prudence et la vertu de nos prédécesseurs. Dieu nous est témoin que nous n'avons ni recherché, ni désiré cette charge redoutable dont nous comprenons aujourd'hui, plus que jamais, les dangers et la responsabilité."

MGR ANTOINE RACINE

Le 28 août 1874, le pape Pie IX érigeait le diocèse de Sherbrooke, qui devait comprendre un démembrement des diocèses de Québec, Saint-Hyacinthe et Trois-Rivières.

Par une bulle datée du 1er septembre 1874, le vicaire de Jésus-Christ nommait M. Antoine Racine, curé de l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec, premier évêque du nouveau diocèse.

Le 18 octobre 1874, Mgr Racine était sacré dans l'église Saint-Jean-Baptiste qu'il allait quitter pour toujours. Le prélat consécrateur fut Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec.

La cérémonie fut l'une des plus belles et des plus importantes dont la vieille cité de Champlain ait été témoin. Ce fut Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, alors dans toute la vigueur de son beau talent, qui fit le sermon, admirable pièce d'éloquence dont se rappellent encore avec admiration ceux qui eurent le bonheur de l'entendre.

#### MGR DOMINIQUE RACINE

Mgr Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi, fut sacré dans la basilique de Québec le 4 août 1878.

Mgr Taschereau fut le prélat consécrateur. L'évêque élu de Chicoutimi était accompagné comme assistants de Mgr Fabre et de Mgr Antoine Racine, son frère.

Le sermon fut donné par M. l'abbé Hamel, recteur de l'Université Laval.

#### SON ÉMINENCE LE CARDINAL BEGIN

Sa Grandeur Mgr Louis-Nazaire Bégin, élu évêque de Chicoutimi le 1er octobre 1888, fut sacré dans la basilique de Québec le 28 octobre 1888 par Son Éminence le cardinal Taschereau.

"C'était hier une belle fête pour la population catholique de Québec, disait le *Courrier du Canada* au lendemain du sacre de Mgr Bégin, c'était une belle fête et par elle-même et par les souvenirs qu'elle était de nature à réveiller.

"Pour rehausser la pompe déjà si imposante des cérémonies de la consécration du nouvel évêque de Chicoutimi, on avait décoré le chœur de la basilique et le trône pontifical ; mais de toutes ces décorations, la plus belle, la plus majestueuse, c'étaient les milliers de fidèles qui, à neuf heures, se pressaient sous les voûtes austères de la basilique ; c'était ce grand concours de prêtres venus de tous les coins de la province ; c'était, surtout, la présence des membres de l'épiscopat et des représentants de ceux qui sont actuellement dans la Ville Éternelle.

"Toutes les cérémonies de l'Église sont belles, mais une des plus imposantes est sans contredit la cérémonie de la consécration d'un évêque. Pour faire comprendre aux fidèles

par des signes extérieurs la grandeur et la mission de l'évêque dans la société chrétienne, l'Église déploie à sa consécration une pompe extraordinaire. Elle met à contribution tout ce qu'elle a de plus précieux dans ses ornements, de plus solennel dans ses rites."

MGR ANDRÉ-ALBERT BLAIS

Mgr André-Albert Blais, évêque de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Langevin, évêque de Rimouski, fut sacré dans la basilique de Québec le 18 mai 1890.

Son Eminence le cardinal Taschereau fut l'évêque consécrateur. Les évêques assistants furent les deux plus jeunes membres de l'épiscopat, Mgr Lorrain, de Pontiac, et Mgr Bégin, de Chicoutimi.

Mgr Langevin donna le sermon. Il rappela, en commençant, que lui-même avait été sacré dans la basilique de Québec vingt-trois ans auparavant.

Les évêques présents au sacre de Mgr Blais étaient NN. SS. Taschereau, Fabre, Duhamel, Langevin, Laflèche, Racine, Moreau, Lorrain, Bégin, Clut. On comptait aussi 150 à 200 prêtres.

MGR MICHEL-THOMAS LABRECQUE

Le sacre de Mgr Michel-Thomas Labrecque, successeur de Mgr Bégin sur le trône épiscopal de Chicoutimi, eut lieu dans la basilique de Québec le 22 mai 1892.

Le consécrateur fut Son Eminence le cardinal Taschereau et les évêques assistants NN. SS. Bégin et Blais.

Le sermon de circonstance fut donné par Mgr Gravel, évêque de Nicolet, qui prit pour texte ces paroles de Jésus-Christ : "Euntes docete omnes gentes." Mgr Gravel fit voir comment l'Église fondée par Jésus-Christ, accomplit sa mission, sur quelles bases divines elle repose, à quels besoins répond son autorité enseignante et par quelle force surnaturelle elle résiste à toutes les erreurs.

MGR PAUL-EUGÈNE ROY

Mgr Paul-Eugène Roy, évêque d'Eleuthéropolis et auxiliaire de Québec, fut sacré dans la basilique de Québec le 10 mai 1908, par Mgr L.-N. Bégin.

Les archevêques et évêques présents à la cérémonie de consécration étaient : Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ; Mgr Bruchési, archevêque de Montréal ; Mgr Blais, évêque

de Rimouski ; Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi ; Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières ; Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe ; Mgr Emard, évêque de Valleyfield ; Mgr Brunault, évêque de Nicolet ; Mgr Racicot, évêque auxiliaire de Montréal. On comptait aussi un grand nombre de prélats romains et plus de deux cents prêtres. Le sermon fut donné par Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières.

Détail édifiant : Mgr Bégin, le consécrateur, avait pour diacres d'honneur deux des frères de Mgr Roy, et Mgr Roy avait pour assistants ses deux autres frères dans le sacerdoce.

#### MGR OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

Mgr Olivier-Elzéar Mathieu nommé premier évêque de Regina le 21 juillet 1911 fut sacré dans la basilique de Québec le 5 novembre suivant par Mgr L.-N. Bégin.

Vingt-deux archevêques et évêques étaient présents à la consécration épiscopale de Mgr Mathieu. C'étaient : Mgr Stagni, Mgr Bégin, Mgr Langevin, Mgr Bruchési, Mgr Gauthier, Mgr McCarthy, Mgr Spratt, Mgr Blais, Mgr Emard, Mgr Lorrain, Mgr Labrecque, Mgr Cloutier, Mgr Casey, Mgr Barry, Mgr Brunault, Mgr Archambault, Mgr Bernard, Mgr Pascal, Mgr Grouard, Mgr Latulippe, Mgr Charlebois, Mgr Roy. On comptait, en outre, dans la basilique une trentaine de prélats romains et plusieurs centaines de prêtres et de religieux. Jamais la vieille basilique de Québec n'avait vu assemblée aussi illustre.

Le sermon fut donné par Sa Grandeur Mgr Roy, évêque d'Eleuthéropolis et auxiliaire de l'archevêque de Québec.

En résumé, jusqu'à date, vingt-deux évêques ont été sacrés à Québec, dix-sept dans la cathédrale ou basilique, un dans l'ancienne chapelle du Séminaire, un dans l'église de Saint-Roch, un dans la chapelle des Ursulines, un dans l'église Saint-Patrice et un dans l'église Saint-Jean-Baptiste.

P. G. R.

---

#### QUESTION

Les îles Saint-Pierre et Miquelon étaient-elles sous la juridiction de l'évêque de Québec avant 1759 ? Dans l'affirmative, quels furent les missionnaires envoyés dans ces îles sous le régime français ?

X. X. X.

## LES SHERIFS DE MONTREAL (1763-1923)

L'expression *shérif* paraît être formée de deux mots saxons : *seyre* ou *shire* (comté) et *reeve* (gardien, baillif). On appelle ainsi, de nos jours, le représentant de la Couronne à qui sont confiées l'administration et l'exécution de la justice dans un comté ou dans un district (1).

Les principales attributions de ce haut fonctionnaire peuvent se résumer comme suit : il nomme les jurés qui statuent dans les procès civils et criminels ; il veille à l'exécution des jugements des cours de police et d'assises ; il saisit les biens immeubles ; il perçoit les amendes ; il maintient la paix, et pour cela, a le pouvoir d'appréhender et de requérir toute force publique pour réprimer les troubles ; enfin, il administre le palais de justice et les prisons.

A Montréal, comme à Québec, la charge de shérif ne fut créée qu'en 1762 et le titulaire était dit Provost Marshal. Depuis 1762, seize shérifs se sont succédés à Montréal ainsi que nous avons pu l'établir en nous aidant des liste publiées, l'une en 1869 par M. Mathieu, et l'autre en 1902 par M. F.-J. Audet :

|                             |               |      |
|-----------------------------|---------------|------|
| Nicolas Turner. . . . .     | .23 septembre | 1762 |
| Ed. Wm. Gray. . . . .       | .1er mai      | 1776 |
| F. W. Ermatinger. . . . .   | .24 décembre  | 1810 |
| Louis Gury. . . . .         | .3 mars       | 1827 |
| Hon. R. de St-Ours. . . . . | .3 avril      | 1837 |
| Hon. T. Pothier. . . . .    | .21 septembre | 1839 |
| Andrew Stewart. . . . .     | .21 septembre | 1839 |
| H. E. Barron. . . . .       | .26 septembre | 1839 |
| J. Boston. . . . .          | .26 septembre | 1839 |
| J. Boston. . . . .          | .4 mars       | 1841 |
| J. Boston. . . . .          | .16 février   | 1842 |
| W. F. Coffin. . . . .       | .16 février   | 1842 |
| J. Boston. . . . .          | .17 mai       | 1851 |
| A. M. Delisle. . . . .      | .12 mars      | 1862 |
| L. T. Bouthillier. . . . .  | .19 décembre  | 1863 |
| C. A. Leblanc. . . . .      | .28 novembre  | 1872 |

(1) Sur l'origine de cette charge, voir la volumineuse étude publiée dans la *Revue légale* de 1869, par M. Mathieu, alors shérif de Sorel.

Hon. P. J. O. Chauveau. . . 10 septembre 1877  
Hon. J. R. Thibaudeau. . . . . 9 mai 1890  
Dr L. J. Lemieux. . . . . 15 janvier 1910

NICOLAS TURNER (1762-1776). — Jusqu'à l'invasion américaine, la charge de shérif, en Canada, fut confiée à un Provost Marshall nommé à vie et qui vécut en Angleterre. Le lointain titulaire se nommait Nicolas Turner et sa commission date du 23 septembre 1762, ou 1763, ou 1764. (Le lecteur peut choisir, car les auteurs qui ont adopté ces différents millésimes, sont également dignes de créance.) (2)

Quoiqu'il en soit, si Nicolas Turner ne voulut pas quitter son pays, ses députés qui besognaient étaient tenus de demeurer dans notre province (3).

Pour Montréal, d'après les archives locales et fédérales, le premier assistant prévot maréchal semble avoir été Edward Chinn (4) et le second Edward-Wm. Gray. Celui-ci reçoit sa commission du gouverneur Murray, le 12 juin 1765 (5) et pendant une décade, il est seul à signer toutes les procédures de son office.

Par une série de lettres dont copies sont aux archives d'Ottawa, on apprend que le sieur Turner s'attendait à retirer au moins dix shillings par jour. Or en 1765 il constate que sa sinécure n'est pas suffisamment rétribuée et il se plaint du fait au lord trésorier de Sa Majesté et celui-ci demanda aux lords commissaires du commerce et des plantations de lui accorder des émoluments plus élevés.

Pendant combien d'années, Nicolas Turner perçut-il à Londres, sa part des deniers publics, nous l'ignorons. Mais l'on sait que la charge de Provost Marshal disparut en 1776, et le successeur de M. Turner prit le titre de shérif.

---

(2) Masères, dans *A collection of several Commissions*, p. 131, écrit 1763, M. Mathieu dans l'ouvrage déjà cité, écrit 1764 et M. Andet, qui a puisé son information dans le registre A, des *Imperial commissions*, tient pour 1762.

(3) Doutré et Lareau, *Le droit civil canadien*, I, p. 542.

(4) On ignore la date de la commission de Chinn. En 1765, il était en fonction ; mais des plaintes sont portées contre lui et plus tard il devient marchand.

(5) D'autres ont obtenu alors et après des commissions de *deputies*, mais nous croyons que ces fonctionnaires ont dû exercer ailleurs qu'à Montréal.

EDWARD-WILLIAM GRAY (1776-1810).—Né en Angleterre, le 4 décembre 1742, il vint au Canada en 1760 et c'est au cours de la traversée que le jeune Gray devint franc-maçon. M. F.-J. Audet en a raconté les circonstances dans le *Bulletin* de 1902, p. 16.

A peine âgé de 23 ans, E.-W. Gray obtint une commission de notaire pour la région de Montréal, puis le 12 juin 1765, il devenait Deputy Provost Marshal, en sorte qu'il fut pratiquement shérif dès lors. Cependant, il n'en reçut le titre que le 1er mai 1776 en même temps qu'il recevait sa nomination de maître de poste. Ce fonctionnaire, qui avait épousé Margaret Oaks en 1767, mourut le 22 décembre 1810. Contrairement à ce qu'on a prétendu, il ne fut pas le premier notaire anglais de la région de Montréal, mais plutôt le troisième.

FREDERICK-WILLIAM ERMATINGER (1810-1827).— Il était marchand à Montréal, lorsqu'il fut appelé, le 24 décembre 1810, à succéder à feu Gray, en ses fonctions de shérif et de maître de poste.

Le sieur Ermatinger mourut le 28 février 1827, âgé de 58 ans.

HON. LOUIS GUGY (1827-1837).—Suisse d'origine, il naquit au mois de janvier 1770, en France, où son père commandait un corps de Gardes. Louis Guky épousa à Londres, en 1795, Julianna O'Connor (5). Au Canada, le sieur Guky, s'établit d'abord à Yamachiche, sur une propriété que lui avait léguée son oncle, Conrad Guky.

Il fut député de Saint-Maurice de 1816 à 1818, puis membre du conseil législatif de 1818 à 1838, cela ne l'empêcha pas d'être shérif des Trois-Rivières dès le 8 août 1805, puis shérif de Montréal, à compter du 3 mars 1827, jusqu'au mois d'août 1837, alors qu'il perdit sa charge après avoir été accusé de malversations durant la session de 1835-36 (6).

Louis Guky qui était un polyglotte, parlait couramment quatre langues. Il mourut à Montréal le 17 juillet 1840.

HON. FRANCOIS-ROCH DE SAINT-OURS (1837-1839).— Par un hasard malheureux ce fut au début des troubles de

---

(5) *Bulletin des Recherches Historiques*, 1917, p. 312 et suiv.

(6) Note de M. Audet.

1837-1838, qu'un Canadien-français fut pour la première fois nommé shérif.

Né au manoir de Saint-Ours le 18 septembre 1800, député de Richelieu en 1824 et en 1830, conseiller législatif en 1832, il fut nommé shérif le 3 avril 1837. Mort le 10 septembre 1839. Nous avons publié la formule des serments qu'il prêta lors de sa nomination, dans le *Bulletin* de 1919, p. 235.

HON. TOUSSAINT POTHIER (1839).—Né à Montréal le 16 mai 1771, M. Pothier suivit la carrière du commerce comme son père et comme lui acquit une jolie fortune qu'il plaça dans les immeubles. Le sieur Pothier occupa plusieurs charges officielles que nous avons énumérées dans le *Bulletin* de 1920, p. 223.

Il avait épousé à Montréal, le 10 janvier 1820, Anne-Françoise Bruyère, et il décéda le 22 octobre 1845.

Après la mort de l'hon. M. de Saint-Ours, l'hon. M. Pothier fut appelé à le remplacer avec Andrew Stewart le 21 septembre 1839, mais pour une raison qui nous échappe, deux autres shérifs furent nommés, cinq jours plus tard.

ANDREW STEWART (1839).—Le sieur Andrew Stewart qui fut nommé shérif conjoint avec l'hon. M. Pothier le 21 septembre 1839 et qui fut remplacé le 26 du même mois, ne doit pas, nous dit M. F.-J. Audet, être confondu avec Andrew Stuart qui fut député et solliciteur général. Notre confrère croit cependant que c'est ce même personnage qui avait été nommé commissaire pour les réparations au palais de justice de Québec, le 18 juin 1815.

HUGHES-ÉDMOND BARRON (1639-1841).—Baptisé à Notre-Dame le 11 septembre 1807, il était fils de Thomas Barron, notaire, et de Marguerite Forretier.

Le 25 avril 1833, il épousait à Montréal, Catherine-Charlotte Saveuse de Beaujeu, fille de feu l'hon. Jacques Philippe S. de Beaujeu, seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil, et de Catherine Chaussegros de Lery.

Il n'avait que 32 ans, lorsque le 26 septembre 1839, il fut nommé shérif conjoint de Montréal avec John Boston. Ce fut sous M. Boston que la messe fut célébrée pour la première fois à la nouvelle prison du Pied-du-Courant, le 23 février 1840. Une partie des effets nécessaires avaient été

fournies par le séminaire de Montréal et le reste acquis par une souscription opérée par M. Barron, qui était en même temps marguillier de la paroisse de Notre-Dame (7).

Ajoutons que M. Barron était bien favorable à Mme Gamelin qui visitait les prisonniers et qui commençait alors l'œuvre admirable qui est devenue l'Institut des Sœurs de la Providence. (8)

Le shérif Barron décéda le 5 mars 1841, âgé de 33 ans et quelques mois. (9)

JOHN BOSTON (1839-1862).—Né en Écosse, probablement en 1786, il dut venir assez jeune en Canada, car le 9 avril 1810 il obtenait une commission d'avocat, à Montréal. Le 7 décembre 1814, il épousait Isabella Stewart et, le 16 novembre 1826, il convolait avec Marguerite Walker, de Québec. Les archives judiciaires contiennent quantité de documents à son sujet, car il fut propriétaire des seigneuries de Saint-Jacques, de l'Acadie, etc.

Il possédait aussi un magnifique terrain sur le chemin Sainte-Catherine, tout près du site actuel du couvent de Jésus-Marie, à Outremont.

Nommé shérif conjoint avec M. Barron, le 26 septembre 1839, il fut commissionné seul ou avec un compagnon à trois reprises. Il mourut le 8 mars 1862, âgé de 75 ans.

WILLIAM-FOSTER COFFIN (1842-1851).—Né à Bath, Angleterre, en 1808, il vint au Canada avec son père qui était major dans les troupes, en 1813. Le jeune Coffin apprit le français à Beauport, puis retourna en Angleterre en 1815 pour compléter ses études. Il revint en 1830. Avocat à Montréal en 1835, attaché au secrétariat du gouverneur du Bas-Canada en 1838, magistrat en 1839, il devenait shérif avec M. Boston le 16 février 1842. Une réduction d'émoluments fut cause qu'il donna sa démission en 1851.

Par la suite, il occupa un grand nombre de charges diverses.

---

(7) *Annuaire de Ville-Marie*, I, 337, 409.

(8) Voir *Notes historiques*, par les Sœurs de la Providence, p. 23.

(9) Son frère, l'avocat Thomas Barron était mort âgé de 37 ans, le 16 janvier précédent. C'est à tort que l'*Histoire des Ursulines des Trois-Rivières*, vol. III, p. 422, le désigne comme celui qui fut shérif de Montréal.

On lui doit une histoire très louée intitulée 1812 : *The war and its moral ; A Canadian Chronicle*, paru en 1864, et *Thought on defense from a Canadian point of view*, publié en 1870.

M. Coffin qui était devenu lieutenant-colonel de milice, mourut en 1878, à Ottawa.

ALEXANDRE-AURICE DE LISLE (1862-1863).—Baptisé à Montréal, le 21 avril 1810, il épousait le 29 avril 1833, Marie-Angélique, fille de l'hon. Augustin Cuvillier, négociant et homme politique de renom.

M. De Lisle fut shérif du 12 mars 1862 au 18 décembre 1863. Le 20 août 1866, il était nommé percepteur des impôts douaniers. Il mourut en février 1880.

Nous avons publié la généalogie de sa famille dans le *Bulletin* de 1919, p. 183.

LOUIS-TANCREDE BOUTHILLIER (1863-1872).—M. De Lisle quitta son poste de shérif le 18 décembre 1863 et, le lendemain, il était remplacé par Louis-Tancrede Bouthillier, alors percepteur des douanes. M. Bouthillier était né à Montréal le 2 mars 1796, du mariage de Jean Bouthillier et de Louise Perthuis. Il épousa, à Montréal, le 19 janvier 1830, Françoise-Geneviève, fille de Benjamin Trottier-Desrivières-Beaubien et de Françoise-Geneviève Sabrevois de Bleury.

Nommé commissaire des terres de la Couronne en 1837, il resta en fonctions jusqu'en 1850. A cette date, il était promu percepteur des douanes de Montréal, puis, en 1863, il devenait shérif du district. M. Bouthillier démissionna en 1872, âgé de 85 ans.

Ajoutons que M. Bouthillier fut président de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1864, et marguillier en 1829.

CHARLES-ANDRE LEBLANC (1872-1877).—Il naquit à Montréal le 18 août 1816. S'étant enrôlé dans le fameux Club des Fils de la Liberté, en 1837, il gagna, de ce chef, d'être emprisonné pendant cinq mois, ce qui ne l'empêcha pas d'être admis au barreau en 1838.

Il devenait bâtonnier de son ordre en 1863, conseil de la Reine en 1867, président de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1867-68, marguillier de Notre-Dame en 1871, membre du

conseil de l'Instruction Publique et shérif, en novembre 1872.

M. Leblanc mourut le 16 août 1877.

L'HONORABLE P.-J.-O. CHAUVEAU (1877-1890). — Pierre-Joseph-Olivier Chauveau né à Québec, en 1820, fut un homme politique, un littérateur et un orateur très distingué dont la biographie a été faite maintes fois. Nous nous contentons d'énumérer quelques-uns des faits saillants de sa longue carrière. Admis au barreau en 1841, il était élu député en 1848, nommé solliciteur général en 1851, surintendant de l'Instruction Publique en 1855, puis président de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1865-66.

Avec l'avènement de la Confédération, il devenait premier ministre de la province de Québec, (1867-1873) ensuite, on le voit président du sénat de 1873 à 1874, professeur à l'Université Laval, et shérif de Montréal de 1877 à 1890, année de son décès.

L'HONORABLE JOSEPH-ROSAIRE THIBAudeau (1890-1909).—Né au Cap-Santé, comté de Portneuf, le 1er octobre 1837, M. Thibaudeau débuta dans le commerce à Montréal et fit longtemps partie de la fameuse maison de gros Thibaudeau Frères. Il fut tour à tour président de la Royal Electric Co. ; vice-président de la Royal Insurance Co., de la cie de téléphone Bell et de la filature de coton de Montréal ; directeur de la North American Life Assurance Co. ; et de la Banque Nationale.

Nommé sénateur le 14 janvier 1878, il acceptait en plus le poste de shérif le 9 mai 1890.

M. Thibaudeau est mort le 16 juin 1909.

LOUIS-JOSEPH LEMIEUX (1910).—Fils d'Hormisdas-Alphonse Lemieux et de Marie-Anne Philomène Bisailon, le shérif Lemieux naquit à Montréal le 11 avril 1869.

Il étudia la médecine à l'Université Laval de Montréal, puis à Paris. De 1893 à 1896, il exerça sa profession à Portland, Ore. où il était attaché à l'Hôpital Saint-Vincent. Durant la même période, il fut professeur d'histoire de la médecine à l'Oregon State University.

A son retour à Montréal, il fut nommé professeur d'histoire de la médecine à l'Université Laval. Élu député de Gaspé à l'Assemblée législative, en 1904, il démissionnait le 15 janvier 1910 pour devenir shérif.

En 1912, M. Lemieux dût veiller à l'aménagement de la nouvelle prison de Bordeaux, puis à l'organisation de la Cour Juvénile. Enfin, il fut nommé président du bureau de censure pour la province de Québec, charge qu'il a abandonnée depuis.

M. Lemieux a reçu les palmes académiques en 1911, en 1912, il a été promu officier de l'instruction publique.

E.-Z. MASSICOTTE

---

## DEUX OPINIONS PROTESTANTES SUR LES JESUITES

---

Citons d'abord ce qu'en écrit Francis Parkman, dans son ouvrage *Jesuits in North America* :

“On trouvera difficilement dans l'histoire de l'humanité une piété plus ardente, une abnégation de soi-même plus complète, un dévouement plus constant et plus généreux.....

“Dans les volumineux recueils de cette époque, on ne voit pas une ligne qui permette de soupçonner qu'un seul de cette troupe héroïque ait faibli ou hésité..

“Leurs ennemis peuvent, s'ils le veulent, les taxer de fanatisme ou d'un aveugle enthousiasme ; jamais la calomnie ne pourra du moins les convaincre d'hypocrisie ou d'ambition. Ils entraient dans la carrière avec la droiture d'âme des saints et l'héroïsme des martyrs.”

Joignons à ce beau témoignage celui d'un autre protestant, l'historien Bancroft, qui, dans son *History of United States*, après le récit de la mort héroïque des missionnaires du Canada, tués par les Iroquois, écrit :

“On demandera si ces massacres refroidissaient l'ardeur des missionnaires. Je réponds qu'ils ne reculèrent jamais d'un pas. Comme dans une armée de braves, de nouveaux guerriers sont toujours prêts à remplacer ceux qui tombent ; ainsi, parmi eux, jamais l'héroïsme n'a fait défaut, et jamais ils n'ont refusé de concourir à une entreprise qui pouvait tourner à l'avantage de la religion ou à la gloire de la France.”

---

LE CONSEIL DE GUERRE DU 13 SEPTEMBRE 1759

Dans la lettre de l'intendant Bigot au maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, datée de Montréal le 15 octobre 1759, nous lisons :

“M. le marquis de Vaudreuil, après cette bataille perdue (bataille des Plaines d'Abraham) fit assembler le conseil de guerre pour voir quel parti il convenait de prendre. Il pensait qu'on pouvait rattaquer le lendemain à la pointe du jour, en rassemblant toutes nos forces, tant celles de M. de Bougainville, qui étaient les meilleures et qui n'avaient point donné, qu'une partie de celles de la ville et celles de notre camp. J'étais aussi de cet avis ; mais tous les officiers du conseil insistèrent sur la retraite à faire à Jacques-Cartier. M. le marquis de Vaudreuil, voyant ces messieurs persister dans leur sentiment, craignit de compromettre la colonie et ordonna la retraite pour dix heures du soir.”

Tous nos historiens ont mentionné ce conseil de guerre tenu dans l'après-midi du 13 septembre 1759, mais nous croyons que le procès-verbal de cette tragique réunion n'a jamais été publié. Nous le trouvons joint à une lettre du gouverneur de Vaudreuil au ministre du 5 octobre 1759.

Cette pièce porte pour titre : “Copie du conseil de guerre tenu le 13 septembre chés M. le marquis de Vaudreuil.”

“Le 13 septembre 1759 la bataille perdue, M. le marquis de Vaudreuil a sur le champ par un billet particulier invité M. l'Intendant, les chefs des corps et ceux devenus dans les cas de le représenter, M. le Chev. de Montreuil, Major Général de l'armée, M. de Pontleroy, Brigadier des ingénieurs, et M. Dumas, inspecteur, Major Général des troupes de la Colonie, de se rendre chés lui pour résumer les avis d'un chacun dans la circonstance critique où se trouve la Colonie à tous égards.

“Ce Gouverneur Général y a proposé s'il y avait quelque moyen à pouvoir réattaquer l'ennemi, avis qui a été unanimement rejeté et par la faiblesse, et par la dispersion, et par le harcèlement des troupes. Se replier a paru le seul parti militaire à prendre, la position du camp de Beauport devenant insoutenable et pour n'être séparée d'une armée victorieuse et supérieure en force, tant par le nombre que par

l'espèce et pour n'avoir devant soi qu'une rivière gayable presque partout à basse mer et retranchée à la rive sur laquelle l'ennemi pouvait se porter dès le soir même. D'ailleurs par sa situation actuelle et sans autre déplacement nous couper toute communication avec nos vivres et faisant un mouvement par sa gauche toute espèce de correspondance avec le pays, par conséquent toute retraite et par une suite nécessaire entretenait la perte totale de la Colonie. L'anglais maître du fleuve ayant 22 vaisseaux passés au-dessus de Québec et un nombre considérable de berges pouvant à son gré se porter sur telle partie de la rive gauche qu'il jugera à propos, l'unique dépôt de nos vivres et la seule ressource que nous ayons, étant au-dessus de la rivière de Jacques-Cartier, la position bonne par elle-même ne pouvant être attaquée de front ni tournée par sa gauche a été jugée la meilleure dans l'occurrence présente et absolument indispensable à occuper dans la crainte que l'ennemi ne vienne à nous y devancer.

"Toutes ces raisons combinées ont déterminé à exécuter dès le soir même la retraite quoique forcée par la brièveté du tems, par le manque de moyens et de ressources à faire quelque abandon et l'ordre du jour a été donné en conséquence.

"Au camp de Beauport, à six heures du soir, le 13 septembre 1759.

"Signé : Vaudreuil, Bigot, Dalquier, Poulariés, Pontleroy, Dumas, Duchat, Manneville et Duparquet.

Pour copie,

signé Vaudreuil." (1)

Les membres du conseil de guerre du 13 septembre 1759 furent donc le gouverneur de Vaudreuil ; l'intendant Bigot ; M. Dalquier, commandant du régiment de Béarn ; M. de Poulhariés, plus ancien capitaine du régiment de Royal-Roussillon ; M. de Pontleroy, brigadier des ingénieurs ; M. Dumas, major-général des troupes de la colonie ; M. Duparquet, plus ancien capitaine du régiment de la Sarre ; M. de Manneville, plus ancien capitaine du régiment de Guyenne ; et M. Duchat, plus ancien capitaine du régiment de Languedoc. Le chevalier de Montreuil, major-général de l'armée, invité au conseil de guerre, n'y assista probablement pas puisque sa signature ne se trouva pas au bas du procès-verbal.

(1) Archives du Canada.

La plupart de nos historiens s'appuyant sur les critiques militaires ont blâmé la décision prise par le conseil de guerre du 13 septembre 1759 de faire retirer l'armée en arrière de la rivière Jacques-Cartier.

On a vanté avec raison la bravoure indomptable de l'officier français de Fiedmont suggérant au conseil de guerre du 15 septembre 1759 "de réduire encore la ration, et de pousser la défense de la place (de Québec) jusqu'à la dernière extrémité." Il nous semble qu'on aurait pu mettre un peu plus en lumière la belle énergie du gouverneur canadien de Vaudreuil proposant au conseil de guerre du 13 septembre 1759 de reprendre l'offensive contre les Anglais dès le lendemain, à la pointe du jour.

P. G. R.

---

### QUESTIONS

Dans son *Stupide XIXe siècle*, Léon Daudet, après avoir dit que c'est le paysan qui a sauvé la France au siècle dernier, ajoute (p. 72) : "N'est-ce pas là aussi un bienfait venu de loin, du fameux *pré-carré de nos Rois* ?" Quelqu'un voudrait-il me dire ce que signifie, dans cette phrase, l'expression *pré-carré* ? Je trouve bien que *faire son pré-carré* c'est augmenter son territoire, arrondir ses domaines ; mais tous les dictionnaires indiquent que la locution *pré-carré* a alors un sens figuré. Quel est le sens propre de *pré-carré* ? Ce *pré-carré* aurait-il quelque relation avec notre *tré-carré* ?

L.-P. G.

Dans un fragment du *Journal des Jésuites* publié dans le grand ouvrage de M. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents* (vol. LXIX, p. 234), vous voyons qu'en juin 1721 cent-huit maisons de Québec furent brûlées dans l'espace de 4 heures par un feu qui commença à l'Hôtel-Dieu et fut causé par la bourre d'un canon. Le *Journal des Jésuites* ne fait-il pas plutôt allusion ici au grand feu de Montréal ? Il me semble qu'il n'y a pas eu d'incendie aussi considérable à Québec en 1721.

Mont.

GENEALOGIE DE L'HONORABLE P.-J. VENIOT,  
PREMIER MINISTRE DU NOUVEAU-BRUNSWICK

I—La souche de la famille Vignau au Canada fut Paul Vignaux dit Laverdure, originaire de France.

Il était fils de Jean Vignaux et de Renée (nom illisible au registre), de Saint-Sobel, évêché de Poitiers (France). Paul épousa, à Sainte-Famille, Ile d'Orléans, P. Q., le 3 novembre 1670, Françoise Bourgeois, fille d'Antoine et de Marie Pedmont, de Saint-Paul de Paris.

II—La souche de la même famille en Acadie fut Maurice Vignau, issu des précédents, et baptisé le 3 février 1764, à Sainte-Famille, I. O. C'était un charpentier qui se rendit à Port-Royal au printemps de 1701 pour travailler à la construction du fort. A l'automne de 1701, il y épousa une Acadienne nommée Marguerite Comeau qui lui donna une nombreuse famille, savoir onze enfants dont sept fils qui tous firent souche à l'exception d'un qui décéda en bas âge.

Au cours de l'année 1720, Maurice Vignau quitta Port-Royal et alla s'établir, avec sa famille, à Beaubassin où il mourut.

III—Jacques Vignau, mieux connu sous le nom de Jacques-Maurice, et aussi Morice, naquit à Port-Royal, le 23 novembre 1702, de Maurice Vignau et de Marguerite Comeau. En 1725, il épousa à Beaubassin, Marguerite Arsenault, fille d'Abraham et de Jeanne Gaudet. Un dénombrement pour l'année 1755 nous le montre à la Baie Verte, avec sa femme et trois fils non mariés. A l'automne de 1755, il fut déporté à la Georgie où, au mois de décembre, deux vaisseaux débarquèrent à Savannah, environ 400 Acadiens qui furent distribués dans la province par petits groupes, et entretenus jusqu'au printemps aux frais de la population. Le gouverneur leur permit alors de se construire des bateaux et, au mois de mars 1756, ils partirent presque tous pour la Caroline du Sud. Deux cents s'embarquèrent sur des bateaux avec l'espoir de réussir à atteindre leur Acadie bien aimée. Quelques-uns seulement arrivèrent à destination. Soixante-dix-huit d'entre eux s'arrêtèrent à Long Island (New-York) pour s'approvisionner, mais le gouverneur Hardy les empêcha d'aller plus loin. D'autres se rendirent

jusqu'à Boston où le lieutenant-gouverneur Phips les empêcha de continuer leur route. Parmi ceux-ci étaient plusieurs membres de la famille Vignau, entr'autres Jacques dit Maurice et quelques-uns de ses enfants.

D'après une liste faite à Boston le 14 août 1763, des 167 familles acadiennes formant 1043 âmes qu'il y avait sous le gouvernement de la baie du Massachusetts et qui demandaient de passer en France, il s'y trouve sept chefs de famille du nom de Vignau dont Jacques est du nombre ainsi que son fils Jean dit l'Écrivain.

Un mois ou deux plus tard, les Vignau et quelques autres familles acadiennes parmi lesquelles il y a des Boudrot, des Bourg, des Bourgeois, des Cyr, des Hébert, des Leblanc et des Thériault, tous originaires du district de Chignectou, à l'exception des Leblanc, qui étaient de la Grand-Prée, nolisèrent des goélettes et se rendirent à l'Île Miquelon. Là, les enfants nés et ondoyés dans l'exil reçurent l'eau baptismale sous condition et leurs noms furent inscrits au registre des baptêmes.

Devenu veuf, Jacques Vignau épousa, vers l'époque de l'expulsion, Anne-Marguerite Bourque, veuve de Guillaume Cyr, avec laquelle il n'eut pas de lignée. Celle-ci décéda à Miquelon "dans la nuit du 11 au 12 novembre 1770." Quant à Jacques Vignau, il mourut aussi à Miquelon le 10 mai 1772, et fut inhumé le lendemain en présence de "Pierre Vignaux, Jacques Vignaux, Joseph Vignaux, Abraham Vignaux et Jean Vignaux, tous ses propres enfants", dit le registre.

IV—Jean Vignau dit l'Écrivain naquit à Beaubassin le 23 octobre 1734 et fut baptisé le même jour. Il est le fils de Jacques et de Marguerite Arsenault. Au commencement de l'année 1755, il épousa Marie-Joseph Bourgeois. Il fut aussi déporté en Georgie à l'automne de 1755. On trouve au registre de Miquelon les actes de baptême de quatre de ses enfants, savoir : Étienne, "ondoyé par Jacques Hébert à Savanne dans la Caroline le 26 décembre 1755." Les cérémonies du baptême furent suppléées à Miquelon le 26 décembre 1763. Jeanne "ondoyée par Jacques Vignau à Bâton (sic, pour Boston) le 22 juin 1758", cérémonies suppléées à Miquelon, le 26 décembre 1763. Marie, "ondoyée par Béloni Melanson à Boston, le 3 septembre 1761", cérémonies suppléées

à Miquelon le 4 décembre 1763. Jean, né et baptisé à Miquelon le 20 septembre 1764.

En 1792, Jean Vignau dit l'Écrivain quitta Miquelon et passa au Havre-aux-Maisons, une des îles de la Madeleine. Je perds ensuite sa trace. Vraisemblablement, il y est mort.

V—Jean Vignau, né et baptisé à Miquelon le 20 septembre 1764, fils de Jean dit l'Écrivain, alla s'établir à Arichat, Cap-Breton, où il épousa Symphorose Richard, née le 7 octobre 1768, fille de Jean et de Marie Thériault.

VI—Pierre Vignau, issu de ceux-ci, se maria à Arichat à Tharsile LeBlanc, fille de Hyacinthe.

VII—Étienne Vignau, fils des précédents, épousa à Richibouctou le 23 avril 1860, Marie Maurel. Ce ménage s'établit à Pictou en 1870.

VIII—Pierre-Jean Veniot (l'honorable) est né à Richibouctou le 4 octobre 1863, et fut baptisé au village de Richibouctou le 8 novembre suivant. L'acte de baptême dit qu'il est né "du légitime mariage de Étienne Vignault et de Marie Marrell". Il fut baptisé par l'abbé M. J. Donnolly, prêtre-vicaire au village de Richibouctou. En 1870, le futur premier ministre du Nouveau-Brunswick accompagna ses parents qui allèrent se fixer à Pictou, Nouvelle-Écosse, où peu d'années après il commença à fréquenter une des écoles de cette ville. Plus tard, il entra à l'académie de Pictou et en suivit les cours pendant quatre ans et c'est alors que son professeur écossais lui conseilla d'adopter le nom de Veniot au lieu de Vignau. En 1878, lorsqu'il quitta cette institution, il était l'un des plus forts de la classe des finissants, ce qui facilita son entrée au *Pictou Standard* en qualité de rédacteur adjoint.

Tout en travaillant à la rédaction de ce journal il lui prit fantaisie d'apprendre le métier de typographe et, quatre ans plus tard, en 1882, il quittait le *Pictou Standard* pour entrer au *Moncton Transcript* à titre de typographe et nouvelliste. A cette date, M. Veniot ne pouvait parler français, mais le lisait machinalement. Arrivé à Moncton, il se livra avec ardeur à l'étude de cette langue qu'il n'avait pu apprendre à Pictou parce que cette ville est entièrement de langue anglaise.

Le 8 février 1885, M. Veniot épousait à Scoudouc Mlle Catherine Melanson qui lui donna une famille de six fils, savoir :

Clarence J., médecin et marié à Marie Léger ; Alfred S., ingénieur civil et époux de Jeanne Gautreau ; J. Léonard, dentiste, et marié à Léa Vautour ; Walter L., lieutenant au 132<sup>ième</sup> bataillon dans la grande Guerre et marié à Mina Côté ; Pierre-Jean Jr dit Jack, lieutenant au fameux 26<sup>ème</sup> bataillon, sous ingénieur des voies publiques au Nouveau-Brunswick, et non marié, et Francis-P., gérant de la pharmacie Veniot, non marié.

En 1887, il quitta Moncton pour se rendre à Bathurst, N. B., et y prendre la charge de chef d'atelier au *Courrier des Provinces Maritimes*. Il devint aussi secrétaire financier de la compagnie de cette publication. Deux ans plus tard il prenait la rédaction de ce journal, et, en 1891, le *Courrier* devenait sa possession.

A l'automne de 1894, à une élection partielle, il fut élu député de Gloucester à Frédéricton, et, le 7 mai 1900, il était nommé percepteur de douane pour le port de Bathurst, poste qu'il garda jusqu'en 1911.

Au mois de février 1917, il fut réélu député de Gloucester et peu de semaines après il était nommé ministre des Travaux publics dans l'administration Foster ; il en prit charge le 4 avril 1917.

L'honorable M. Veniot est un brillant orateur ; il est libéral en politique et un fervent catholique. Il a certainement beaucoup de mérite pour avoir atteint le poste important, élevé et honorable qu'il occupe aujourd'hui. S'il eut voulu insister il aurait pu alors devenir le premier ministre de sa province natale, puisque le vote acadien lors des élections provinciales de 1917 lui donnait ce droit. Il préféra attendre six ans, et, le 1<sup>er</sup> février dernier, il était assermenté premier ministre du gouvernement du Nouveau-Brunswick, en remplacement de l'honorable M. W.-E. Foster, qui avait donné sa démission. Il garde son ancien portefeuille, celui de ministre des Travaux publics. A n'en pas douter l'honorable M. Veniot a été l'âme dirigeante dans l'administration Foster.

PLACIDE GAUDET

---

LES SOURCES IMPRIMÉES DE L'HISTOIRE DU  
CANADA-FRANÇAIS

Dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes* (1882-1888), on trouvera les études suivantes :

Hubert LaRue, par Faucher de Saint-Maurice (Vol. de 1882, p. 12).

Coups de plume, par Benjamin Sulte (Vol. de 1882, p. 35.)

A propos du mot "habitant" : l'état où il faut être pour être réputé habitant, par T.-P. Bédard (Vol. de 1882, p. 39).

Habitant et hivernant, par Benjamin Sulte (Vol. de 1882, p. 50).

Lettre inédite de Crémazie (Vol. de 1882, p. 53).

Le gouverneur de Lauzon et ses trois fils, par T.-P. Bédard (Vol. de 1882, pp. 55, 84, 115).

Souvenirs d'un autre âge, par Hector Fabre (Vol. de 1882, p. 99).

Notre prononciation, par Ernest Marceau (Vol. de 1882, p. 243).

La poésie française en Canada, par Benjamin Sulte (Vol. de 1882, pp. 274, 300, 356).

Charette et Montcalm, par Ernest Gagnon (Vol. de 1882, p. 293).

L'accent français en Canada, par A. M. (Vol. de 1882, p. 386).

Chronique (les drapeaux des régiments français au Canada), par Ernest Gagnon (Vol. de 1882, p. 392).

Les premières missions du Canada, par N.-E. Dionne (Vol. de 1882, p. 399).

Montcalm et le Canada Français, par Thomas Chapais (Vol. de 1882, pp. 518, 543).

Les Sablons (île de Sable), par J.-C. Taché (Vol. de 1882, p. 441).

Liste des revues littéraires françaises publiées en Canada depuis la Cession jusqu'à 1883 (Vol. de 1882, p. 567).

Peter McLeod, par Arthur Buies (Vol. de 1883, p. 283).

Octave Crémazie, par Thomas Chapais (Vol. de 1883, pp. 410, 450, 521 ; vol. de 1884, p. 44).

Une ville française en Canada, **Saint-Hyacinthe**, par G. Lamothe (Vol. de 1883, p. 434).

Les temps **héroïques** du Canada et les enseignements qu'ils nous ont laissés, par J.-C. Taché (Vol. de 1883, p. 513).

L'hiver en Canada, par A. Achintre (Vol. de 1883, p. 531).

Le nom de la **Vérandrie**, par Benjamin Sulte (Vol. de 1884, p. 5).

La langue acadienne, par Pascal Poirier (Vol. de 1884, p. 63).

Les Acadiens, par Frédéric Gerbié (Vol. de 1884, pp. 92, 103).

La **Vérandrie**, par Benjamin Sulte (Vol. de 1884, p. 99).

Vieux forts de l'Acadie, traduction de J.-G. Bourinot (Vol. de 1884, pp. 194).

La langue française et la province de Québec, par Napoléon Legendre (Vol. de 1884, pp. 235, 272).

Curieux mémorial (*Le Memorial de Bibaud*), par Oscar Dunn (Vol. de 1884, p. 360).

La pêche aux marsouins, par Foursin-Escande (Vol. de 1885, p. 27).

L'ours de la Côte Nord, par H. de Puyjalon (Vol. de 1885, p. 97).

Louis Turcotte, par Faucher de Saint-Maurice (Vol. de 1885, p. 168, 216).

Les Bois-Brûlés, par P.-J.-U. Beaudry (Vol. de 1885, p. 208).

Sainte-Anne de Beaupré, par Laure Conan (Vol. de 1885, p. 13).

Un lieutenant de roi en Canada, Henri de Poincy, par Benjamin Sulte (Vol. de 1886, p. 10).

Les derniers jours de la France en Canada, par P.-J.-U. Beaudry (Vol. de 1886, p. 97).

La langue française au Canada, traduit de Geo.-K. Elliott (Vol. de 1886, pp. 173, 208).

Le théâtre au Canada, par Pascal Poirier (Vol. de 1886, p. 193).

Oscar Dunn, par A.-D. DeCelles (Vol. de 1886, p. 209).

Auguste Achintre (Vol. de 1886, p. 252).

Nos premiers rapports littéraires avec la France, par Alphonse Lusignan (Vol. de 1886, p. 433).

La chanson de Moore, par Benjamin Sulte (Vol. de 1886, p. 447).

Un bon ami des pauvres, M. Eustache Picard, P. S. S., par P.-J.-O. Chauveau (Vol. de 1886, p. 530).

Anticosti ou l'île de l'Assomption, par Louis-H. Taché (Vol. de 1887, pp. 4, 99).

Monseigneur Taché, par J.-H. Charland (Vol. de 1887, p. 347).

Le cardinal Taschereau, par J.-Herma Charland (Vol. de 1887, p. 435).

Lachine, par Benjamin Sulte (Vol. de 1887, p. 481).

Ki 8 et, par Benjamin Sulte (Vol. de 1887, p. 530).

Beauharnois, par Benjamin Sulte (Vol. de 1888, p. 49).

Bégon, par Benjamin Sulte (Vol. de 1888, p. 97).

Rigaud et Vaudreuil, par Benjamin Sulte (Vol. de 1888, p. 145).

Boisberthelot de Beaucours, par Benjamin Sulte (Vol. de 1888, p. 201).

Le chemin de fer canadien du Pacifique (Vol. de 1888, p. 259).

André de Leigne, par Benjamin Sulte (Vol. de 1888, p. 289).

Mgr Joseph-Thomas Duhamel, par J.-H. Charland (Vol. de 1888, p. 313).

P.-G. R.

---

## QUESTIONS

Est-il vrai que le marquis de Denonville, qui fut gouverneur de la Nouvelle-France et qui se montra si bon catholique pendant son séjour ici, était né dans l'hérésie ?

A. G.

En 1875, paraissait à Québec, sous le titre *L'abbé Sax et ses souffleurs*, une brochure de 42 pages qui fit assez de bruit. Elle n'était pas signée. Qui était l'auteur de ce pamphlet ?

Biblio.

## NOS CROIX DE CHEMINS

Élever des croix en prenant possession de régions nouvellement explorées ou le long des routes terrestres et fluviales, soit pour conserver le souvenir d'un événement, soit dans un but de dévotion ou de protection, fut un usage constant qui remonte aux premiers temps de l'arrivée des Français dans l'Amérique septentrionale et que nos découvreurs, administrateurs et colonisateurs apportaient de leur patrie. Justifions cette assertion par quelques exemples puisés dans nos annales.

A l'été de 1534, pendant son premier voyage d'exploration dans le golfe Saint-Laurent, Jacques Cartier voulut indiquer qu'il prenait possession du pays au nom de Dieu et de son roi et le grand découvreur planta sur le rivage de la baie de Gaspé, une croix, haute de trente pieds, au milieu de laquelle il y avait un écu d'azur à trois fleurs de lis surmontées de l'inscription : *Vive le roi de France*.

Cette croix, dit M. Pierre-Georges Roy, "est à proprement parler, le premier monument commémoratif élevé au Canada." (*Bulletin des Recherches Historiques*, vol. XXIII, p. 217).

Rapprochons-nous d'un siècle. Vers la Noël 1642, la petite Ville-Marie, qui débute au sud de l'île de Montréal, sur une langue de terre appelée depuis la pointe Callières, est grandement menacée par la crue des eaux. Le fondateur, admirable de foi, promet alors de faire une croix et d'aller la planter sur le mont Royal, s'il plaisait à Dieu d'arrêter l'inondation, et le danger cessa. Aussi, le jour des Rois, 6 janvier 1643, M. de Maisonneuve accomplit-il sa promesse. Escorté par toute la population blanche et sans doute par plusieurs indigènes, M. de Maisonneuve porta seul la pesante croix sur ses épaules, l'espace d'une lieue et la plaça lui-même sur un point élevé de la montagne." On dressa un autel au pied de la croix et le P. du Perron, S.J., y célébra la sainte messe à laquelle Mme de la Peltrie communia la première. Cette croix, où l'on avait enchassé de précieuses reliques, devint depuis ce jour, l'objet de pieux pèlerinages." (A. V.-M. I, 341.) Une tradition interprétée par l'abbé Chs-P. Beau-bien dans sa belle histoire du Sault-au-Récollet (p. 105) dé-

signe comme site de la croix de M. de Maisonneuve un point quelconque du terrain maintenant occupé par le petit Séminaire de Montréal, rue Sherbrooke.

Passons une couple de décades. Nous sommes en 1655, un lieutenant-général de Louis XIV vient d'atterrir sur nos rives. Cette année même, le marquis de Tracy fait ériger à Québec, sur le terrain du Séminaire, une croix de 65 pieds de hauteur, à un endroit qui ne devait pas être très loin de la cime du Cap, puisqu'on appelait cette croix "la croix du Sault-au-Matelot." Son site était si joli que Mgr de Saint-Vallier aurait voulu l'acquérir. (B. R. H., 1900, p. 150).

Le 23 mars 1670, dimanche de la Passion, les abbés Dollier de Casson et Bréhant de Galinée plantent une croix près du lac Érié, pour indiquer qu'ils prenaient possession de cette contrée au nom du roi. En 1922, une nouvelle croix a été érigée dans la même région, à Port-Dover, par la *Canadian National Parks*, pour rappeler l'événement aux générations actuelles. (*The Lake Erié Cross, Port Dover Ontario*, p. 12)

Durant le mois de mai 1671, M. d'Aumont de Saint-Lusson, commandant, Nicolas Perrot, interprète, et le R. P. Allouez, missionnaire, rencontrèrent les chefs de 14 nations sauvages au Sault-Sainte-Marie. D'accord avec les indigènes, le chef de l'expédition prit possession des régions environnant les grands lacs et "la croix aux armes de France fut solennellement plantée au chant du *Vexilla Regis et de l'Exaudiat.*" (*Hist. du Canada, F. É. C.*, p. 175.)

Onze ans plus tard, le 9 avril 1682, Robert Cavellier de la Salle, atteignit l'embouchure du Mississippi. "La prise de possession du nouveau territoire, appelé la Louisiane en l'honneur de Louis XIV, se fit au chant du *Te Deum* au pied d'une croix d'écorce décorée des armes de France." (*Hist. du Canada F. É. C.*, p. 182.)

Dans les seigneuries de la future province de Québec, les croix de chemins sur terre et par eau surgirent avec la colonisation. Nous en avons le témoignage des touristes d'antan. L'un des plus anciens, le fameux suédois Pierre Kalm, qui parcourut la vallée du Saint-Laurent, vers 1748 et qui observa avec soin, en parle à deux ou trois reprises dans la relation de son voyage : de distance en distance, écrit-il, on voit des croix plantées le long du chemin qui court parallèlement

au rivage (entre Montréal et Québec). Cet emblème est multiplié au Canada, sans doute afin d'exciter la foi du voyageur. Ces croix en bois, ont une hauteur de cinq à six verges et leur largeur est en proportion. Le côté qui fait face au chemin contient une niche renfermant une image de notre Sauveur crucifié ou de la sainte Vierge avec l'Enfant dans ses bras et le tout est protégé contre les intempéries de l'air au moyen d'un carreau de verre. Les calvaires érigés près des églises sont couverts de sculptures représentant tous les instruments qu'ont dû employer les Juifs pour crucifier Notre Seigneur : le marteau, les pincettes, les clous et beaucoup d'autres..... La croix est surmontée de la figure du coq, qui chanta au reniement de saint Pierre." (*Voyage de Pierre Kalm*, II, pp. 60 et 61.)

Notre savant suédois ne s'en tient pas là et nous relevons deux autres passages intéressants. "A Laprairie... devant la porte (de l'église) il y a une croix surchargée de sculptures." (*Voyage, id.*, p. 40).

"Au Sault-au-Récollet... une grande croix est érigée sur le chemin et le gamin qui m'a servi de guide, me dit que là fut enterrée une personne qui a fait de grands miracles. (*Voyage, id.*, p. 219).

(A suivre)

E.-Z. MASSICOTTE

## QUESTIONS

*Donner la jambette* est-elle une expression française ou canadienne ? Elle est, je crois, plutôt française car Mirabeau l'emploie dans une lettre à M. Peleuc. "Vous êtes, dit-il, un rude jouteur ; assez fort au reste, en joignant corps à corps votre ennemi pour ne pas chercher si souvent à lui donner la *jambette*."

A. W.

Sir James-L. LeMoine dit que Matthew Lymburner qui joua un rôle important à Québec peu après 1775. "came to his end, in a melancholy manner, at the Falls of Montmorency, about 1823". Quelle est la date exacte de la mort de Lymburner et quel est l'accident qui en fut la cause ?

X. X.

## DEUX PIONNIERS DE SAINT-PIERRE, ILE D'ORLEANS

---

Jean Leclerc et Gabriel Gosselin, premiers ancêtres de deux familles dont les descendants sont légions, plantèrent leur tente, dès leur arrivée à Québec, à Saint-Pierre, île d'Orléans.

Fixés, proche l'un de l'autre, dans le haut de cette paroisse, leurs relations étaient naturellement cordiales et même intimes. Le simple fait que Gabriel Gosselin acceptait d'être le parrain de l'un des enfants de Jean Leclerc, le démontre clairement.

L'acte de ce baptême se lit comme suit :

“L'an de grâce mil six cent soixante un, le vingt unième jour de février, le Père Paul Raguenaud suppléa les cérémonies du St-Baptême à Marguerite le Clair, née le 26 décembre de l'année 1660 (et ondoyée par le P. Claude Dablon) du mariage de Jean le Clair et Marie Blanquette sa femme le parrain fust Gabriel Gosselin, et Marguerite de Chavigny marraine.

(Signé) PAUL RAGUENAU

Cette Marguerite Leclerc épousa, en 1677, Clément Ruel, premier ancêtre canadien de la famille Ruel, de S. Laurent, I. O., dont le nom est disparu du calendrier paroissial depuis une trentaine d'années.

Le R. P. Leclerc souligne le fait, en me transmettant ce document, que ce nom de famille, dans les registres de Saint-Pierre, est presque toujours écrit “Leclerc”, et parfois “le Clerc”.

Comme nous devons présumer que nos premiers ancêtres canadiens savaient parfaitement comment s'écrivait, en France, leur nom de famille, leurs descendants, s'ils veulent rester fidèles à la tradition, doivent consulter nos premiers registres.

CHANOINE DAVID GOSSELIN

---

### QUESTION

Pendant le siège de Québec, en 1759, où se retirèrent les différentes communautés de la capitale ?

G. D. 5